

LE PÈLERIN ET LA MORT



Ci-dessus. Dans l'église Saint-Jean-Baptiste de Baillou, sous la houlette de saint Jacques, un lourd vaisseau chargé de pèlerins met le cap sur La Corogne, port de Compostelle. Vitrail du chœur, début XVI^e s. © D. Alliou.

Page de droite. Cette verrière de la fin du XV^e s. a pris place dans l'une des fenêtres basses de l'actuelle église romano-byzantine de Sainte-Catherine de Villeneuve-sur-Lot, après avoir été restaurée à l'atelier Gaudin. A n'en pas douter elle consitue l'ex-voto de ce pèlerin en oraison aux pieds de saint Jacques.

Sauf mention contraire, toutes les photographies sont © H. Jacomet.

DANS LA SOCIÉTÉ DE LEUR TEMPS, LES PÈLERINS FORMENT UNE FAMILLE À PART. NON QU'ILS SE DISTINGUENT PAR LEURS ACTIVITÉS – ILS SONT ARTISANS, LABOUREURS, MARCHANDS, BOURGEOIS OU CLERCS – MAIS ILS ONT EN COMMUN D'ÊTRE PARTIS UN JOUR. OR UNE FOIS LANCÉS SUR LE CHEMIN, ILS SEMBLent N'AVOIR TROUVÉ L'ACCOMPLISSEMENT VÉRITABLE DE LEUR VOYAGE QUE DANS LA MORT. C'EST DU MOINS CE À QUOI CONDUIT L'ANALYSE DES RARES TÉMOIGNAGES ÉPIGRAPHIQUES OU LAPIDAIRES ENGENDRÉS PAR LE PÈLERINAGE. PAR HUMBERT JACOMET.

LE pèlerin avance par la voie royale ; il ne se détourne ni à droite ni à gauche... Il aspire à sa patrie, il est tendu vers sa patrie ; il a vivre et vêtement et ne veut être à la charge de quiconque", déclare saint Bernard, en écho à la Lettre de Pierre exhortant les chrétiens à vivre comme des "étrangers et des voyageurs" (1, 11). Pressé d'aller comme de revenir, ayant effleuré le seuil de la Patrie céleste avant de retrouver sa terre et son pays, le pèlerin, quand il n'a pas succombé en route, qu'il ait ou non risqué sa vie, donne l'impression de

n'être jamais tout à fait rentré. Parti un beau matin, il lui arrive de récidiver comme pour s'assurer qu'il est encore prêt. S'il se fixe et construit sa maison, il garde en son cœur la nostalgie du départ, comme si pour s'être arraché une fois à l'horizon familial, il était parti pour toujours.

C'est cette expérience déroutante que "paulmiers", "roumieux", "jacquets" et "miquelots" livrent quand ils ont songé à laisser de leur aventure une trace fugitive. L'émotion du retour, la volonté de conjurer l'oubli, l'action de grâce chargée d'espérance, ont inspiré ces figurations.



UN RETOUR INCERTAIN

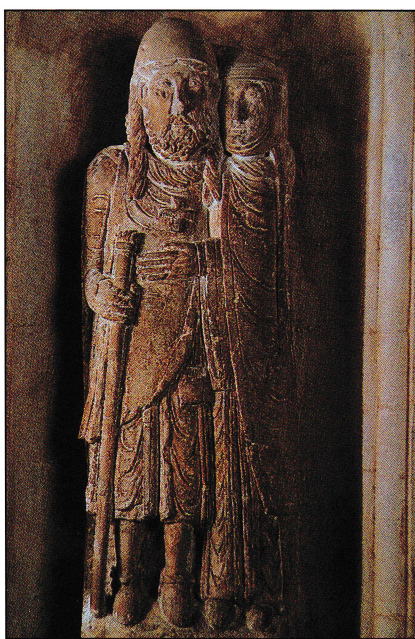
Surgi du XII^e siècle, un célèbre bas-relief des Cordeliers de Nancy dit l'étrangereté du "revenant". Cheveux hirsutes, barbe broussailleuse, visage buriné, le bâton à la main, sac au côté, la croix cousue sur la poitrine, tel apparaît Hugues de Vaudémont, soutenu par l'épouse qu'il vient de retrouver.

Ainsi, dès l'âge roman, c'est au sac et au bâton marqués de la croix que le pèlerin se reconnaît. Ce sont là les "armes" bénies dont l'Église l'a pourvu. C'est muni du "sacrement" de leur viatique qu'il ose frapper à la porte du paradis, comme l'indique le linteau de Saint-Lazare d'Autun. Car telle est l'ambition du pèlerin. C'est avec le sac timbré de la coquille, qu'en 1257 Birans Mas Chalx, bourgeois de Brive, se fait présenter à la vierge sur le bas-relief qui explicite son épitaphe.

Mais ce que l'iconographie d'œuvres exceptionnelles suggère, se retrouve-t-il dans la série continue, mais discrète, des témoignages que le pèlerin a rendus de lui-même ? Ou'il ait cédé à la timidité ou manqué d'imagination, le fait est qu'une seule image, sans cesse répétée, codifie l'expérience qui bouleversa son existence. Et encore cette image ne s'épanouit-elle vraiment que dans le sillage de Compostelle. A la différence de la Terre Sainte, trop riche d'histoire, de reliques et d'aspirations pour avoir focalisé l'intérêt sur une cible unique, les pèlerins de Galice ont contracté envers leur patron une alliance dont la farouche exclusivité est à la mesure de l'âpreté de la "voie" qu'ils lui vouèrent.

EX-VOTO ET ÉPITAPHES

De la fin du Moyen Age au seuil des Temps modernes, le "jacquet" a tenu à être figuré, seul, à genoux, aux pieds de son idole. On l'aperçoit ainsi, sous un ciel étoilé de coquilles, à Villeneuve-sur-Lot, ou peint sur l'un des piliers de la nef de Villeneuve-la-Guyard dans l'Yonne. Chapeau bas, mains jointes, le bourdon incliné sur l'épaule et la besace en écharpe, le dédicant appelle en vain l'attention de l'apôtre sur l'offrande de son pèlerinage. Ce n'est qu'à Notre-Dame d'Alluyes, que la ferveur et l'applica-



Ci-dessus. Ex-voto du début du XVII^e s. dégagé par Suzanne Trocmé, à droite d'un grand saint Christophe (82 cm de hauteur). Peut-être se trouvait-il au voisinage de l'autel de saint Jacques, attesté en 1607. Nul doute que cette femme n'ait été de la trempe de Madeleine Lelièvre qui, en 1602, lègue une vigne à la confrérie des pèlerins de Cour-sur-Loire, "pour l'honneur et révérence d'avoir fait le voyage dudit Saint Jacques".

Ci-contre. Ce couple meurtri par la séparation, qui représente Hugues I de Vaudémont et Adeline de Lorraine, ou Girart de Roussillon et la reine Elissent, n'est pas sans faire penser à l'émouvant gisant de Saint-Martin de Limoges (XIV^e s.). Bas-relief de la fin du XII^e s., qui ornait jusqu'au XVIII^e s. le cloître du prieuré de Belval, dans les Vosges. 1 m de haut. Photo musée lorrain.

CARTE DES PRINCIPAUX LIEUX CITÉS

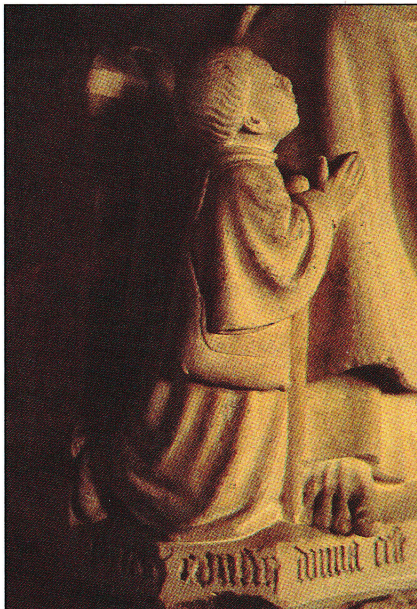
Il importe de remarquer qu'aucun des témoins retenus dans cette enquête ne constitue un bloc "erratique". Au contraire, tous sont étayés par un environnement imprégné du souvenir du pèlerinage, comme ces vallées d'Aure et de Louron, ou ce pays de Murat en Haute-Auvergne. En revanche, par leur fragilité même, ces vestiges dont plusieurs sont pourtant protégés au titre des Monuments historiques, sont menacés. Plus encore que l'oubli, la convoitise et la vaine curiosité précipitent leur perte. Aussi ne saurait-on trop les recommander à l'attention des communes, des paroisses et des familles dont ils sont le trésor.



tion d'une dame pèlerine réussissent à l'émouvoir.

Au début du XVII^e siècle, les pèlerins de Murat en Haute-Auvergne, entraînés par Antoine Malasagne, n'ont pas d'autre attitude. Le pèlerinage est affaire sérieuse, s'entend, mais ces ex-voto livrent une image figée qui laisse tout ignorer du voyage et de l'intimité du sanctuaire visité, alors même que l'exactitude du costume accuse sa réalité.

Toutefois le pèlerin n'est pas si avare de confidences que la pression des circonstances ne l'oblige à quelque concession. La mer et le vent qui se jouent des esquifs ne sont-ils pas si imprévisibles qu'une heureuse traversée doit être ressentie comme un bienfait de Dieu ? A Saint-Martin-de-Sargé, des pèlerins agenouillés se détachent sur la poupe fauve d'un vaisseau de haut bord. L'allusion au pèlerinage maritime est confirmée non loin de là par le vitrail qui éclaire l'autel de l'église de Baillou. Saint Jacques est accosté d'une caraque merveilleusement dessinée. Le fût pommelé des bâtons des passagers les désignent, car même au péril des flots, le pèlerin ne se sépare pas de son bourdon.



Le pèlerin qui "donna cest ymage" en 1428, se blottit contre la Majesté de saint Jacques qu'il vénéra à Compostelle. Il ne mesure pas plus de 28 cm. Il est à l'image de tant d'autres pèlerins qui, transis aux pieds de l'apôtre, n'ont pas toujours laissé leur nom. Église Saint-Paterne de Berville-en-Roumois.

L'ÉNIGME DE L'ESCALAYRIE

NON loin de Villefranche-de-Rouergue, l'Escalayrie, sur la commune de Maleville, est une ferme depuis longtemps aux mains de la famille Galtier qui en cultive les terres. Il est de tradition qu'elle appartient aux Phalip dont descendent les Galtier. Au début du XVII^e siècle, les "merchants" Bertrand, Bernard et Antoine Falip sont dits "Scalayrie". M^{me} G. Bonnet qui a tiré de l'oubli "Le Livre du Bienheureux Saint Jacques de Villefranche", y a lu leurs noms, dûment inscrits parmi les confrères entre 1603 à 1634.

Or, depuis 1840, le manteau de la cheminée qui chauffe la cuisine, a hérité de la pierre qui faisait l'ornement du foyer précédent. Deux bourdons posés de champ encadrent une coquille au-dessous de laquelle se lisent le monogramme du

Christ et la date de 1620. Une croix profondément entaillée unit la traverse du H à la coquille. Gravées dans le champ, les capitales M-A P-H/ P/ I F forment sur trois lignes une sorte de rébus. Sont-ce là les initiales de pèlerins ?

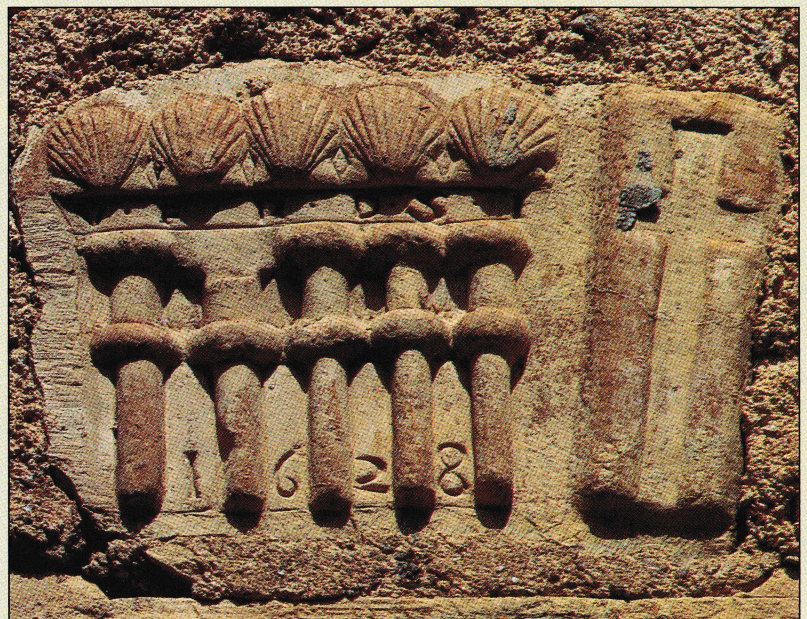
Plus troublant, au-dessus de la clé de la porte actuelle, datée de 1848, se trouve encadrée une sorte de bas-relief sur lequel s'alignent cinq bourdons surmontés d'autant de coquilles. Dans la gorge creusée entre bourdons et coquilles, se nichent les lettres : V.F.R.D.S.I., tandis que dans l'intervalle des bâtons s'intercale une date : 1628. N'est-il pas tentant d'y voir un conte qui commencerait ainsi : il était une fois "V (cinq) Frères Revenant De Saint Jacques" [...] – le nombre des lettres ne correspond pas à celui des bourdons. Le fait est qu'ils partirent six et revinrent cinq. L'un des pèlerins mourut en route comme l'indique très clairement le cercueil gravé d'une croix qui fait suite aux bourdons.

Sur ces laconiques épitaphes, la référence à la Passion est patente. L'une traduit la mort, tandis que l'autre exprime la vie.

Non loin de là, se dresse toujours l'église Saint-Jacques d'Artigues, chef-lieu de la paroisse dont dépendait l'Escalayrie.



La pierre enchâssée dans le manteau de la cheminée de la ferme de l'Escalayrie, Maleville (Aveyron).



La pierre encastrée au-dessus de la porte de la ferme de l'Escalayrie, Maleville (Aveyron).

De retour au pays, d'autres n'ont pas voulu taire le moment décisif de leur voyage : l'inoubliable face à face avec la Majesté de l'apôtre séant sur son autel. Aussi se sont-ils fait peindre ou sculpter aux pieds de saint Jacques, trônant dans sa gloire, comme le montre, à Dammartin-en-Goële, ce saisissant portrait d'un pèlerin, genoux à terre, devant le saint dont on n'aperçoit que le livre et la robe de brocart, ou ces sculptures de Berville-en-Roumois et de Notre-Dame de Cocherel. Néanmoins, tout se passe comme si le vécu avait été soigneusement estom-



Ci-dessus. Pierre obituaire de "Jahan Cavé, marchant et bourgeois de Rouen", et de sa femme Emmelot, scellée dans la chapelle Saint-Étienne-la-Grande-Église, creusée au seuil de la tour sud-ouest de la cathédrale Notre-Dame de Rouen. Jehan était pèlerin de saint Jacques, comme le montrent son bourdon, son chapeau, sa besace et ses souliers cloutés.

pé, de façon à ne donner du pèlerinage qu'une vision idéalisée. De là une question. Le pèlerin ainsi campé est-il mort ou vivant ? La représentation vise-t-elle à pérenniser le rêve d'un instant ou est-elle l'anticipation de la rencontre définitive espérée dans l'au-delà ? Un détail de la peinture de Dammartin éclaire ce point. Une main délicatement posée sur l'épaule droite du pèlerin montre que ce dernier est assisté de son saint tutélaire.



Même chose pour les époux extasiés qui flanquent l'apôtre, à Avy-lès-Pons, en Charente. Ce trait confirme ensemble l'individualité des visages et l'intention dernière de l'œuvre : comme à Autun, le pèlerin n'a consenti à poser qu'au moment où il entre dans l'éternité.

Ce qui est implicite dans les ex-voto se révèle à la lecture de sporadiques épitaphes. Il y a tout juste cent ans, Henri Jadart révélait une inscription qui se lit encore à l'église de Guyencourt, dans l'Aisne. L'automne 1556, un prêtre, Jehan Le Febvre, natif de ce village des confins du Laonnois, avait jeté son propre père, Guillaume, et son frère Gérard, dans l'aventure de Saint-Jacques. Au retour de Galice, les Pyrénées franchies, Jean fut emporté par la mort, à deux lieues de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la paroisse de La Made-

Ci-dessus. Lors de la restauration de cette figure de pèlerin de la fin du XV^e s. de la collégiale Notre-Dame de Dammartin-en-Goële, on verra apparaître à droite du buste de l'apôtre l'esquisse au crayon d'un bourdon pourvu d'une besace, qui témoigne d'un projet de modification de la figure de saint Jacques.

leine. C'était le 17 novembre. Un mois plus tard, le 19 décembre, parvenu en Touraine, Guillaume eut la douleur de perdre son second fils, à Sepmes, deux lieues avant Port-de-Pile sur la Creuse. Celui qui fit graver ce poignant *Épitaphe* n'est autre que l'infortuné père qui recommande à Dieu son âme et celles de ses fils.

De fait, c'est à l'heure du trépas que maints pèlerins avouent leur qualité sans l'afficher autrement que par le costume. Ainsi l'ont fait au XIV^e siècle

“Jehan Cavé, marchand, bourgeois de Rouen”, et au XVII^e siècle Guillaume Ytasse, maître tourneur à Beaugency. L’un et l’autre se présentent à l’apôtre en pauvre pèlerin, pourtant l’inscription ne dit rien de leur fugue.

De façon plus elliptique, les insignes du pèlerinage apposés sans commentaire à un texte qui évoque un tout autre événement, suffisent parfois à en suggérer l’acte. C’est le cas, semble-t-il, à Gauville, dans l’Orne : un bourdon et sa besace que cantonnent deux coquilles, sont pris à témoins de la reconstruction de l’église du village par les deux trésoriers qui en eurent la charge. Étaient-ils pèlerins de Galice ? De fait, le bourdon seul, timbré de la coquille, avec ou sans écu, suffit à rappeler la qualité de pèlerin, comme l’indique encore cette croix insolite, élevée en 1756, à l’orée des Vosges, non loin de Remiremont.

CALVAIRES ET CROIX VOTIVES

Car ce n’est pas seulement sur les murs d’une église, dans les galeries d’un cimetière, ou frileusement tapi à l’ombre d’une chapelle, que le pèlerin quête les suffrages. Il a choisi quelquefois de s’exposer à la croisée des chemins qu’il avait sillonnés.

Le calvaire qui, non loin de Montebourg, s’élève sur un haut piédestal, au hameau des Damiens, n’avait pas échappé à Arcisse de Caumont. Le visage accablé du Sauveur ploie sous une sorte de dais qui dessine au revers un gâble aigu dans lequel s’inscrit une minuscule Vierge à l’Enfant. D’un côté, Marie et les saintes femmes se lamentent sur un tombeau vide, tandis qu’à l’opposé, sous l’image de la Vierge, un personnage qui n’est autre que saint Jacques, reçoit l’hommage de ses dévots prosternés sur un identique tombeau. Trois coquilles ponctuent le tout, une au chapiteau, deux sur les bras de la croix. Aurait-on cherché à évoquer un pèlerinage aux sépulcres de Terre Sainte et de Galice qu’on ne s’y serait peut-être pas pris autrement. A Coussegrey, sur le chemin de Troyes à Tonnerre, le fût même du calvaire, orné de pampres, de roses, de coquilles, de bourdons et de besaces, jaillit du sépulcre qui forme le retable d’un autel.



Il est tentant de faire le rapprochement entre cette dalle tumulaire, large de 64 cm, longue d’1,78 m, et un lourd linteau de porte visible dans l’une des vieilles maisons voisines de l’église de Moissac, Neussargues. Semblables sépultures se retrouvent non loin de là dans le cimetière de Joursac (Cantal).

Cette croix est “élevée par la dévotion de Jean Grosir”, en 1758, à l’est de Dommartin-lès-Remiremont, dans les Vosges, au-dessus des maisons de Tirepoix. On conte que, revenant de Galice, un pèlerin épuisé trouva la mort, ici-même, à 200 m de sa maison. Son frère érigea cette croix en son souvenir. Sous l’ostensoir qui orne le croisillon, un moderne pèlerin a attaché une coquille votive où se lisent ces mots : “B. François/ Santiago /17 juillet 1936/ 25 juillet 1966”.

L’érection de croix votives à l’issue d’un pèlerinage est un fait attesté. Sur la route de Reims, Rémy Raulin, échevin de Rethel en 1556, avait planté sur une hauteur distante de l’Aisne comme le Golgotha du Cédron, un gibet qui reçut le nom de Croix Miraulin. A Angers, en 1759, lorsque le corps de ville décide de remplacer par une moderne pyramide le calvaire qui achève de se délabrer à proximité du couvent de la Visitation, on découvre dans ses fondements, “deux plats de terre renversés l’un sur l’autre, dans lesquels il y avoit [...] une forme de carton [...] sur laquelle étoit d’un côté l’empreinte de la résurrection de Notre Seigneur [...] et, de l’autre côté, celle d’un agneau prêt à immoler”. “Une pierre d’ardoise”, ornée de la “croix de Jérusalem”, livre une date : 1491, tandis que “deux écussons d’armoirie” dont l’un est “traversé de deux bourdons, accompagnés de deux croussilles”, intriguent les témoins. On en déduit que “c’étoit quelqu’un de marque, nommé Fournier, qui, ayant fait un voyage à S. Jacques, avoit, à son retour, fait élever cette croix”.

Plus récemment, le Dr. J. Fournée a scruté le précieux calvaire, déposé dans la chapelle sud de l’église de Naftel, en Avranchin. Il se peut qu’ici comme à la Croix de Pierre d’Hattenville, la silhouette de l’apôtre renvoie au pèlerinage. Cependant, rien n’indique que l’homme au visage tendu vers le calvaire ait cherché à abrégé la distance qui l’en sépare, si ce n’est la présence du bourdon planté à la charnière du fût.

Du coup, s’éclaire la portée de ces croix de chemin, de carrefour et de cimetière, disséminées de la Loire à la Manche, sans compter l’Auvergne, où la place du bourdon, profilé sur

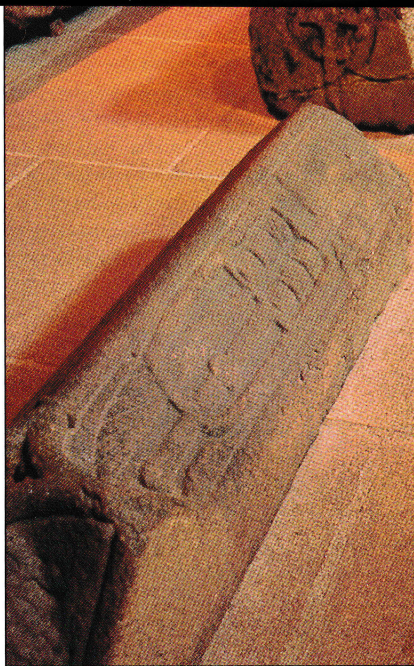
l'arête, et même de front, là où l'on s'attend à voir le Christ, a été réservée dès l'épannelage. A lui seul ce bourdon dit tout. On le voit escorté d'une ou de deux coquilles, comme à Fyé ou Montchanson, quand ce ne sont pas les clés de saint Pierre qui trahissent la direction prise par le pèlerin comme Alain Guéguen l'a observé à Pontmain et au Bourgneuf de Champéon. A Tréauville, dans le Cotentin, non contents de marquer la vertigineuse croix du cimetière datée de 1678, le bourdon et les clés du paradis timbrent également une plate-tombe anonyme noyée dans le mur de l'enclos paroissial.

TOMBES DE PÈLERINS

A l'instar d'autres règlements d'associations pieuses, les statuts des confréries de pèlerins insistent sur l'obligation faite à leur membres de veiller les morts et d'assister à leur "enterraige". A Moissac (Cantal), en 1615, il est stipulé que "les survivantz seront tenus se randre à la maison du décédé le jour de la sépulture portant un chapeau de pèlerin avec un cierge où sont les armoieries et marques dud. Sieur Saint Jacques". Le plus étonnant est que de retour au pays, le pèlerin, quand il a construit sa maison, semble avoir par avance balisé le chemin de son dernier voyage.

A juste titre Bernard Vinatier a rapproché la plate-tombe du cimetière de Moissac et les deux dalles tumulaires de Joursac, des linteaux de fermes qui, dans le voisinage, arborent les enseignes du pèlerin. Dans les trois cas, le bourdon, la besace et la coquille se donnent la main. De même a-t-il suggéré que la croix qui étend son ombre sur le corps du défunt, à la façon du poêle jeté sur le cercueil le temps des funérailles, signe "l'homme couché dans la tombe", à la droite duquel on a disposé le bâton et le sac qui secondèrent sa marche.

L'existence d'une étrange croix tumulaire, taillée dans le marbre des Pyrénées, paraît confirmer cette intuition. Il s'agit d'une stèle cruciforme découverte vers 1854, dans le cimetière de Vielle-Louron. Sur la plate-bande dessinée par la croix s'arrondit un bourdon. Sur la traverse, au revers de laquelle est inscrit le millésime 1565,



Ci-dessus. Sarcophage d'un abbé en forme de châsse. Il s'élevait autrefois devant le maître-autel de l'abbatiale Saint-Martin de Limoges. Pierre de Vaux dont le nom se lit sur l'épithaphe, avait-il été à Saint-Jacques et à Jérusalem ? Toujours est-il que la palme de Terre Sainte repose à côté d'un bourdon, tandis qu'une "escharpe" au rabat orné de six coquilles, broche sur le tout. Pierre fut abbé de sa communauté de 1392 à 1401. Limoges, musée municipal.



Ci-dessus. Actuellement exilée à l'abbaye de Flaran dans le Gers, cette croix tumulaire du XVI^e s. provient du cimetière de Bourisp, en vallée d'Aure. Elle affiche deux ostensibles coquilles, placées aux extrémités de la traverse. On y remarque, en outre, un bourdon au fer acéré, et, plus bas, la "malette" du pèlerin. Il ne s'agit pas, en effet, du support d'une inscription puisque celle-ci se trouve au revers. Plus mystérieux, le disque qui s'arrondit en tête de la croix pourrait bien figurer un chapeau. Dans la seule Bigorre, il existe six croix analogues.

se lit un nom de famille : PALHAC. Enfin, en lieu et place du *titulus*, se bombe avantageusement la coquille. Le volume de la pierre qui déborde de la croix, suggère l'apparence d'un corps. Si l'on en doutait, la présence d'une besace ébauchée au côté droit, et celle d'un livre à l'opposé, achèveraient de convaincre.

Cependant, il saute aux yeux que ce n'est pas le spectre du pèlerin qui se projette sur sa tombe, mais bien celui de l'apôtre qui veille sur lui, comme le prouve le livre. Pareille intention explique peut-être cette main posée sur l'Évangile qui, avec le calice et la patène du prêtre, fait pendant au bâton et à la panetière du pèlerin, de part et d'autre de la croix, sur une pierre tombale du cimetière de La Jonchère-Saint-Maurice, en Limousin. Ce livre pourrait n'être qu'un missel, mais comme l'a remarqué Louis Bonnaud, le calice et sa patène taillés en cuvette, font suspecter une possible réutilisation de cette dalle.

Que les attributs soient ceux du pèlerin ou ceux de l'apôtre qui leur communique sens et vertu, il reste qu'ils accompagnent le défunt dans sa sépulture. A Troyes, le 24 juin 1539, Pierre Pyon, tint à être inhumé revêtu de sa cotte de pèlerin de Jérusalem. Avait-il oublié sa palme ? Un siècle plus tôt, celle-ci figure bel et bien sur le couvercle du sarcophage de Pierre de Vaux, à Limoges. Il n'est pas jusqu'au chapeau qui ne tienne son rôle, comme on le devine sur la stèle de Bourisp ou sur le fût amputé de la croix de Lévaré, en Mayenne. Au XVI^e siècle, la règle des confrères de Saint-Lizier ne prescrivait-elle pas de le poser sur le cercueil à l'égal du bourdon ?

SYMBOLES DOMESTIQUES

Quel sens, en revanche, donner à ces insignes lorsqu'ils apparaissent sculptés au seuil de la maison des vivants comme ils le sont sur la tombe, gardienne du séjour des morts ? Disent-ils autre chose que la fierté du pèlerin et le prestige retiré du "saint voyage" ? Il se pourrait bien que le bourdon et la besace qu'arbore le linteau offrent la réplique de l'habit si jalousement conservé que lorsqu'il échappe à la fosse, il se transmet d'une génération à l'autre.



Après le décès de Jehan Didier, pèlerin de Lyon, en 1570, son "chapeau de Saint-Jacques" est trouvé dans un coffre. A Tulle, le 20 novembre 1669, on surprend chez le maître tailleur Barthélémy Peyretailade, à même la cheminée, "un ratelier de boys y ayant un bourdon et chapeau garny d'un pellerin de St Jacques". Cette superstition conduit à se demander si l'esprit du pèlerin ne continuerait pas à hanter sa défroque. Toujours est-il que l'Église qui exige de son pénitent, contrition et abandon, ne souhaite pas moins qu'il revienne "sain et sauf en son hôtel". Le monogramme du Christ sculpté sur le sac qui orne le linteau de la maison Falbet, au hameau de Toul, en est le garant.

La maison Falbet, au hameau de Toul, commune de Coltines, sur la Planèze de Saint-Flour, est de celles que désignent les enseignes du pèlerin. Il est difficile de dire si le bourdon et la coquille ont été incisés, après coup sur ce splendide linteau, de part et d'autre de la besace signée "I.H.S.", (XVI^e s.). De tels linteaux se découvrent de la Provence au seuil de la Bretagne et des Pyrénées à l'Île-de-France.

Rien d'étonnant, donc, que la bénédiction du pèlerinage soit en quelque façon attachée à perpétuelle demeure au foyer comme un gage de prospérité. C'est ce que prouvent non seulement les attributs sculptés au front de la porte, quand ce n'est pas autour du bénitier domestique, comme à Ville-neuve-d'Aveyron, mais aussi cette

multitude de pierres à l'enseigne du bourdon, de la coquille et de la besace qui, reléguées ou mises en exergue au hasard des remplois, gravitent autour de l'habitation. On en voit ainsi à Saint-Lizier, Souillac ou Blesle. Mais que penser en face de linteaux monolithes et de poteaux corniers où la place des insignes, taillés en relief, a été prévue dès l'origine, si ce n'est qu'ils consacrent la pierre sur laquelle le pèlerin a bâti sa demeure.

C'est ainsi qu'à l'Alétrie de Najac, en Bas-Rouergue, les initiales de Ginestet ornent toujours la clef de la porte où figurent les enseignes de saint Jacques.

TABLEAUX D'HONNEUR

Si le souvenir du pèlerin cimente les générations, qu'en est-il de l'église qui, pour être la "porte du ciel", n'en est pas moins le bercail de ses ouailles ? La longue frise de pèlerins romans qui cheminent vers la Vierge et le Christ à Saint-Jouin-de-Marnes, avertit qu'ils y sont bien chez eux. A Nestier, Cotdoussan, Le Malzieu, Saint-Roman-lès-Melles ou Saint-Julien-sur-Calonne en pays d'Auge, on retrouve dans les murs ces sortes d'écussons où bourdons et coquilles bousculent dates et initiales. Plus cocasse, en 1601, un paroissien d'Arcueil, aux portes de Paris, imagina d'inscrire le souvenir de son odyssée dans la circonférence de la cloche offerte par un roi de France à Compostelle.

Mieux, ces atours si convoités, le pèlerin en a lui-même décoré le sanctuaire en guise de drapeaux : esclavines toute recoquillées appendues au bourdon, comme on le voyait naguère à Saint-Martin-de-Mazerat, près de Saint-Émilion. Avec quelle émotion ne déchiffre-t-on pas, dans la nef de Saint-Jacques de Folleville, l'humble graffiti tracé à la pointe du canif qui marque la place du bourdon de Nicolas Cottinet, décédé en 1777.

Les confréries, lorsqu'elles disposaient d'une chapelle attitrée, eurent à cœur de célébrer dignement le souvenir de leurs membres. Jusqu'en 1866, on voyait à Saint-Pierre de Dreux, dans la chapelle Saint-Jacques, "une large ceinture de peintures" qui figuraient "une longue suite de pèlerins, à genoux, les mains jointes et munis de bourdons", tournés vers leur patron



“debout, au pied d’une montagne”. C’était là une sorte de tableau d’honneur puisque le nom de chaque pèlerin précédait la date de son voyage. Vingt-trois d’entre eux se laissaient encore identifier. Non loin de Dreux, à Thimert, deux files de pèlerins processionnent vers l’apôtre sur la voûte d’une chapelle du prieuré Saint-Pierre. Mais le document le plus étonnant est sans conteste la peinture apparue, en 1956, sur la paroi ouest de la chapelle de Montserrat, à l’église de Houdan, dans l’ancien diocèse de Chartres. Si le voyage de Terre Sainte trouve son

Sous l’œil attendri de la Vierge, trente et un pèlerins dont cinq femmes et un nijambiste, gravissent sous un ciel implacable le rude sentier qui, depuis Egoulade, les mène à la montagne sainte sur laquelle l’enfant Jésus use sa scie. Une date : 1582, celle de l’équipée fondatrice, car la dévotion à Notre-Dame de Montserrat subsista à Houdan jusqu’en 1868. Cette extraordinaire peinture qui tapisse tout le mur ouest de l’ancienne chapelle Sainte-Thérèse, à l’Église Saint-Jacques, fut découverte et restaurée en 1956. Ce qui n’est pas le moins curieux, c’est qu’en réalité deux fresques se superposent.

expression naturelle dans le chemin de croix, la “voie de Monsieur Saint-Jacques” connut-elle jamais pareille mise en scène ? Il suffit pour s’en convaincre de méditer cette note du baron de Guilhermy au sujet de la chapelle de l’hôpital Saint-Jacques de Pontoise transformée en magasin : “En 1836, [...] On retrouvait encore sur les murs, à l’intérieur, les traces [...] de peintures du commencement du XVI^e siècle, représentant une espèce de carte géographique avec les villes à traverser jusqu’à S. Jacques en Galice, et les principales scènes à petits personnages”.

Ainsi s’achève le voyage. Bernard de Clairvaux cherchant qui, plus que le pèlerin, aspire à renoncer au monde, ne trouvait à lui comparer que le mort et le Crucifié. Au seuil du Grand Siècle, le jésuite Richeome n’a pas un autre langage. Allégorisant l’habit du pèlerin, il voit dans le bourdon, “l’Amour de la Croix”, et enchaîne : “Le vray pèlerin a toujours en sa pensée le lieu vers lequel il tend, choisit le chemin le plus court et le plus assuré, il marche sans s’arrêter remarquablement : les villes, les édifices, les palais, les champs, les jardins et lieux de Plaisance, s’il est content de les voir, il les voit en passant attentif toujours à la fin”.

Sur la voie du détachement, le pèlerin a trouvé la vie et il l’a transmise. Les attributs couchés sur sa tombe ne sauraient faire mentir les insignes incrustés à son foyer. Si, pas plus que la coquille ou le sac, le “bâton d’espérance ferré de charité” n’a rejoint la livide cohorte des emblèmes de la mort, c’est qu’à l’instar de la croix, le bois dont il est fait plonge ses racines dans la résurrection. ●

Humbert Jacomet est conservateur du Patrimoine.

BIBLIOGRAPHIE

H. Jacomet, “Trois ex-voto de pèlerinage maritime à Saint-Jacques” in *Actes du Segundo congreso de Estudios xacobeos d’El Ferrol*, 1996, Xuntia De Galicia, Santiago.
 “Chemins de Saint-Jacques et Bas-Rouergue”, n° spécial du *Bulletin de la société des Amis de Villefranche et du Bas-Rouergue*, 1991, 110 p., musée Urbain-Cabrol, place de la Fontaine, 12200 Villefranche-de-Rouergue.

SOMMAIRE

N° 328 novembre 1996

4 ACTUALITÉ

Les fouilles continuent à Charavines. Un extraordinaire livre de pierre en Chine. En bref.

7 EXPOSITIONS

Les civilisations du soleil à Toulouse. La vallée des Merveilles au musée de Tende. Haches de pierre. L'or et la pourpre de la cité interdite.

10 SAUVEZ LES AQUEDUCS ROMAIN ET MÉDICIS DE PARIS

Le sacrifice de l'aqueduc antique de Lutèce et de celui édifié sous Louis XIII, tous deux déterrés lors de travaux d'aménagement de la ZAC de Monsouris-Alésia (XIV^e arrondissement), est annoncé. Les défenseurs du patrimoine s'insurgent...

14 ISRAËL : LE TUNNEL ARCHÉOLOGIQUE DE JÉRUSALEM

Le tunnel archéologique de Jérusalem sur lequel sont braqués les feux de l'actualité internationale, est le fruit de la vive curiosité qu'a toujours suscitée le passé de la Ville sainte. Riche en péripéties, l'histoire du tunnel a en fait débuté il y a trente ans.

Jean Perrot, directeur de recherche honoraire au CNRS, mission archéologique française en Israël. Chronologie Louis Faton.

26 REPORTAGE : BOSNIE ET CROATIE, UN DÉSASTRE CULTUREL SANS PRÉCÉDENT

Même si on ne peut pas encore évaluer avec précision l'ampleur des dégâts, les conséquences du conflit en ex-Yougoslavie sur le patrimoine culturel se révèlent d'ores et déjà désastreuses. La Croatie et surtout la Bosnie sont les plus cruellement atteintes.

De notre envoyé spécial Alain-Charles Lefèvre.

36 SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE : LE PÈLERIN ET LA MORT

Le voyage du pèlerin ne semble prendre véritablement fin que dans la mort. C'est du moins ce que racontent les vestiges lapidaires et épigraphiques dans les églises, dans les demeures ou encore à la croisée des chemins.

Par Humbert Jacomet, conservateur du patrimoine.

46 LUXEMBOURG : HELMSANGE, DU PALAIS ROMAIN À L'HABITAT MÉROVINGIEN

L'étendue de la construction et la richesse du mobilier donnent à la villa romaine d'Helmsange des allures de palais. Laisse à l'abandon au Bas-Empire, elle a été à nouveau le lieu d'une occupation franque au VII^e siècle.

Par Jean Krier, conservateur de la section gallo-

En couverture : une habitante de Dubrovnik tient à la main un morceau du projectile qui a endommagé sa maison. © A.-C. Lefèvre/Gamma.

Aqueduc romain sur la ZAC Monsouris-Alésia, Paris, septembre 1996. © Droits réservés. Entrée du tunnel archéologique de Jérusalem. © Zoom 77.



romaine du musée national d'Histoire et d'Art de Luxembourg.

54 GRÈCE : LA GROTTTE DU CYCLOPE, UN ABRIS DE PÊCHEURS PRÉHISTORIQUES ?

Occupée dès le Mésolithique, la grotte du Cyclope dans l'île de Gioura a livré d'originales céramiques néolithiques suggérant que la cavité devait être plus qu'un simple abri de pêcheurs.

Par Adamantios Sampson, directeur des fouilles des Cyclades et responsable des fouilles de la grotte du Cyclope.

60 FRÉJUS : PLAQUES DÉCORATIVES EN TERRE CUITE GALLO-ROMAINES

Terre de potiers, Fréjus a accueilli à l'époque gallo-romaine des artisans venus d'Italie qui ont produit des plaques décoratives en terre cuite. La découverte de telles plaques est assez rare pour que soit soulignée celle des vestiges de l'officine de Saint-Lambert.

Par Isabelle Béraud, Chérine Gèbara, conservateurs du patrimoine, service archéologique, ville de Fréjus et Aurélie Dumont, archéologue contractuelle, Saint-Raphaël.

66 OFFRE SPÉCIALE DE NUMÉROS ANCIENS

67 FICHES PÉDAGOGIQUES

Les armes romaines (I) à (IV)

Par Michel Feugère.

71 ENCART PUBLICITAIRE

73 CALENDRIER DES EXPOSITIONS

76 INFORMATIONS PRATIQUES

78 NOUVEAUTÉS

79 PETITES ANNONCES